

SAMPLE  
TRANSLATION

UROŠ ZUPAN  
SIX POÈMES

PUBLISHED BY: LUD LITERATURA, 2014

TRANSLATED BY: BARBARA POGAČNIK

LANGUAGE: FRENCH

ORIGINAL TITLE: SELECTED FROM POČASNA PLOVBA

NUMBER OF PAGES: 185

---

## Uroš Zupan: Six poèmes

### NAVIGATION LENTE

La nuit est une mer tranquille,  
et ce lit fait un radeau qui nous tient  
à sa surface. Pendant que nous respirons, nous nous  
effleurons sans le savoir, nous exerçant à compter

lentement sur les doigts. Le temps où nous nous  
serrons ensemble en sommeil, nous effaçons  
sans le savoir la frontière à séparer nos peaux chaudes  
du rêve qui vient nous diviser,

nous disperser à travers le temps. Un enfant est  
en train de se retourner entre nos deux corps. Un autre enfant  
flotte encre, il plane à l'intérieur de ton ventre.  
Le silence dans tout un chacun

reparti en portions égales, ce lit,  
capté dans une accalmie. Nous sommes deux  
à constituer ses côtés latérales, deux  
balustrades, à la clarté du jour aussi bien que dans l'obscurité.

(2007)

## JARDIN, BACH

Ici, il n'y a pas de mort. Que de formes qui se versent l'une dans l'autre. Toute chose plane dans l'air. Si je ferme les yeux, je vois du macadam s'élevant vers le ciel. Les acacias se donnent avec leurs ombres, dépensent cette couche blanche de leurs odeurs. Les cerisiers leur répondent de l'autre part du jardin, de la part extérieure de la journée. Leur langage bientôt deviendra rouge. Les façades des maisons brun-gris avec leurs fenêtres en feu mangent le soleil de l'après-midi, tels des géants à bouche multiple. Les excavateurs jaunes avaient rongé la colline. Je suis tout petit. En train de caresser un petit chat, même plus bas que l'herbe de mai. J'entends des voix des gens entrant et ressortant de la maison derrière moi. Lorsqu'ils entrent, l'obscurité et le froid se mettent à les lécher, et lorsqu'ils sortent, ils sont parsemés de la poussière solaire. Des lilas séparent notre jardin de la route, et du monde. Il n'y a rien d'autre que ces voix dispersées, ces ombres découpées parvenant jusqu'à l'intérieur. Tous m'appellent par mon prénom, me posent les mains sur la tête. Je n'ai pas encore éprouvé les mots – Colère, Peur, Haine, Douleur, Abandon. Les espaces derrière leur son me sont toujours inconnus. Je ne connais rien, que ce jardin, la portée infinie des yeux en train de mesurer le monde. À m'allonger sur le dos, je vois les nuages. Si je respire doucement, les nuages se transforment. À présent, ils deviennent: avion, tête de chien, un cheval, une brebis, une paume de la main apportant la neige. Je navigue avec eux tout d'un coup. Les sept mers et les neuf collines qu'il faut jusqu'à la première rivière, jusqu'à la dernière vallée. Jamais ce jardin ne finit. Jamais ne finit le monde. Dans la chambre de toutes les

heures, à la croisée de toutes les journées, une lumière éternelle est allumée,  
ou bien une seule bougie. Pareil. Au bord intérieur de cet or  
tournent les pages de l'avenir. Puisque je suis petit,  
je n'arrive pas à les lire. Puisque je suis petit, je rampe tranquillement  
sous la paupière du Temps. La porte vers la lumière est grande  
ouverte, elle est tapissée, douce au toucher. Elle ne frappe personne,  
ne refuse personne. Je suis allongé sur le dos, je regarde, respire  
en silence. À un moment près, ce jardin aussi se transformera en un nuage. Ainsi,  
il pourra durer pendant le plus long moment dans les archives du ciel.

(1999 – 2002)

## SUTRA

Ce matin, t'avais été plus rapide que moi. Tu t'es enfuie  
alors que je me débattais encore avec le malaise  
qui m'avait collé entre les draps. L'île de Rab, l'air est  
imprégné du romarin, mais après l'avoir respiré je suis  
complètement dévasté. Je rêve constamment que nous sommes en train  
de faire l'amour, et de plus, habillés. Nous nous frottons l'un contre l'autre  
comme deux chats, mais l'orgasme n'arrive pas. Je me réveille en sueur.  
Et toi, quelles affaires as-tu en ville ? Fais-tu la file dans la boulangerie,  
touches-tu du pain chaud ? Ou bien négocies-tu à la place du marché  
le prix de la salade, le prix de la vie ? Les marchands te vendent-ils  
encore sournoisement des fruits trop mûrs pendant qu'ils  
te dévorent des yeux ? Ou bien déchires-tu les affiches  
aux paroles socialistes absurdes sur les murs ?  
Fais-tu la file pour recevoir ta part ?  
Je suis en train de te suivre de mon lit. J'observe tes pas,  
de différentes expressions sur ton visage. Par moments, tu disparais  
un instant de mon champ de vision, te perdant  
dans l'une des ruelles étroites. Alors, je dois  
prendre un chemin de traverse pour te rejoindre.  
Je veille sur toi, mais tu n'en es pas consciente. Je suis  
ton ange gardien. Tu n'y crois pas. Tu voudrais une preuve.  
Viens alors, prends mes mots, saisis-les  
avant que je ne les transforme en l'air pour l'éternité.

(1988)

## VENDREDI SAINT

Il y a quarante ans Gagarin a pris son vol dans l'espace.

- La Terre était bleue. Il n'a pas vu d'anges. Ils étaient occupés à se promener parmi nous. Il y a mille neuf cents soixante sept ans depuis que le Christ dissipait son aura énorme par les collines de la Palestine.

Il s'est fait nuit quand il est mort sur la croix. C'était facile pour lui.

Il savait qu'il se tiendrait au bord de la mer de Galilée à reconnaître sa propre voix qui effleurerait la surface d'eau.

Tu as vécu cette même journée quatre-vingt-huit fois et pas une seule fois tu n'as frémi. Les quatre-vingt-huit fois, ces signes de la numérologie divine furent imperceptibles. Rien que le jeûne et l'attente que le monde rajeunisse. Le temps où les arbres fleurissent, une germination dans le sol. Un temps pour les gens de s'asseoir à terre, de s'allonger dans l'herbe haute. Il y avait du temps – or à présent, il n'y en a plus.

Le début du siècle dernier est oublié. Les guerres dont

tu te souvenais, oubliées. L'Auschwitz. Les premiers appels de l'au-delà.

Les Juifs quittant les baraques par les cheminées. Les Tziganes

quittant les baraques par les cheminées. *La mort est un maître d'Allemagne.*

Les oubliés. Les enfants grandis. Partis de la maison. La maison finalement bâtie.

Couverte de végétation. Se lever tôt. Travaux dans les champs. Brume légère telle une mer sur la vallée. Du blé mûri comme du feu au ciel. Décès

prématurés. Faux diagnostics. Lumière antiseptique des cliniques. Un pas de là, la vie avec ses vagues hautes et son écume marine,

le rire qui appartient aux autres. Les oubliés. Le campanile blanc sur une colline comme la proue d'un navire qui ne prend pas le large. Oublié.

Lapins. Poules. Jardins. Champ. Verger. Oubliés. La vie, chaque année accueillie et attendue à nouveau. Tissage silencieux des heures.

Rets invisible, tissé de bonté et de courage. Oubliés.

Le corps rétréci. Prêt pour la non-existence. Encore un homme  
du village s'en est allé. Une autre étoile éteinte. Tout ce qui est perdu  
et retrouvé dans de longs couloirs de la mémoire de ceux qui  
restent. Des mots, dispersés comme de la poussière au vent. Mort, douleur,  
perte, condoléances. Ces mots qui produisent un écho creux dans la bouche, sauvée pour  
un court instant, mots vidés de la chair. Tout est vidé de la chair. Habits. Chambres.  
Lunettes. Jardin. Dentiers. Dés à coudre. Pantoufles. Chaussures. Silence.

Nous avançons dans un cortège lent, traversant la première semaine sur  
Terre sans toi. Nous nous adossons contre le soleil.  
La chaleur nous promet quelque chose: des solutions provisoires,  
des leurres. Nous nous adossons contre le vent. Une race bizarre – maillons  
d'une chaîne. Simples nombres dans le système binaire des naissances et des décès.

Quand notre force tarit, une autre vient à la rencontre. Les Romains  
sont partis en Ostie. Nous ne devons partir nulle part. C'est la mer, les prés,  
les collines, le blé qui viennent vers nous. Jésus est assis près de son père. Nous  
nous sommes habitués à y croire. L'esprit de Gagarin décrit des cercles dans l'orbite. Toute  
mégalomanie humaine a ses limites. Nous n'y croyons pas. Toi, en chemin vers  
ton mari, vers ta plus jeune fille, vers ton beau-fils. Nous devons nous habituer à y croire.  
Dis-leur que les deux jumelles sont fragiles, tu leur avais toujours appris d'être courageuses.  
C'est bien. Toute chose a un ordre à soi. Donne des tes nouvelles quand tu seras arrivée. Nous  
dormons les yeux ouverts. Nous respirons profondément. Nous sommes en attente  
des signes. Les larmes ont séché. La pluie les a suivies, ameublissant le sol.

(2001 – 2011)

---

## QUITTANT LA MAISON OÙ NOUS AVONS FAIT L'AMOUR

Je dois écrire maintenant, pendant que je suis encore là. J'observe l'adieu muet des lieux qui peu à peu perdent leur vie. Comme une personne qui se meurt à feu lent. Comme si la maison ressemblait à un homme prenant congé.

Ses organes sont en train de perdre leurs fonctions. Rendus peu à peu inutiles. Par moments, je voudrais les ressusciter. Je suis en train de leur rendre l'éclat initial – rendre la vie à ces endroits mourants en faisant la vaisselle,

en passant l'aspirateur par les tapis, époussetant ce que le temps avait déposé sur les livres. Qui dirait qu'un poète, pour reprendre ses esprits, fasse une chose pareille ? Dans la cuisine, l'horloge dit : trois heures cinq. C'est toi qui

l'avais mise à l'heure - les aiguilles sont demeurées dans cette même position.

Il n'est pas en avance, il n'est pas tard pour changer. Tout se tient arrêté dans cet horloge et y demeurera. Je ne peux pas dire pour les autres, mais

ce qui gît dans ce temps précis pour moi – c'est

ton corps entier, au moment où tu te lèves sur la pointe des pieds, habillée en mini jupe noire, où tu veux régler l'heure, dans la lumière de l'après-midi d'un été naissant,

dans l'odeur douce de l'air de juillet, voulant l'accorder avec l'horaire de

ta propre vie. Je ne l'avais jamais remontée. Je ne voulais pas qu'elle

dérange ce temps hors temps qui est à moi, à nous. Le temps qui reste là, même en automne,

dans cette seule chambre chaude et vive où je m'abandonne au doux mensonge

promettant encore une continuité suave, et qui par moments de l'après-midi

s'arrache tendrement à cette agonie, le plongeant à un assoupissement calmant.



Je devrai quitter cette maison où nous avons fait l'amour, où j'écoutais  
résonner tes pas, où j'étais lavé par la tendresse de ta  
voix. L'arbre en dehors a jeté toutes ses feuilles une seule nuit durant. Moi

je ne pourrai jamais jeter tous mes souvenirs. Les égratignures sur mon dos  
ont cicatrisé, mais le son de ton rire retentit encore dans mon oreille,  
les objets que tu m'avais offerts effleurent mon regard avec insistance.

Un grand poème et l'harmonie parfaite ne vont pas de pair. Mieux vaut  
se taire, flotter dans le silence, en approchant d'une harmonie parfaite.  
Là, un mot quelconque est en trop. Je vais sortir à présent. Peut-être que le langage

du vent de novembre me dévoilera un secret nouveau, jusqu'ici  
ignoré, peut-être que c'est ce que fera la silhouette de Cesare Pavese  
que je poursuis avec persévérance en ce temps. Ljubljana, Torino, tout est pareil

quand on est seul. La poésie est ma seule vie, et plus c'est elle qui gagne,  
plus c'est moi qui perds.

---

## DES CONDUCTEURS DE TRACTEURS SONT LES PLUS GRANDS PHILOSOPHES

Toute maison a son écureuil à elle.  
Les maisons de couleur claire ont des écureuils  
foncés aux ventres blancs. Les maisons foncées  
ont des écureuils de couleur brun renard. Quand  
les écureuils foncés s'emportent, ils poursuivent  
les écureuils bruns qui sautent en poussant des cris perçants  
d'une tombola à l'autre. Toute voiture a un écureuil  
à elle. Parfois même chaque siège dans la voiture  
a son propre écureuil. Parfois, il y a là deux écureuils  
assis sur un seul siège, se tenant par la  
patte car ils ont peur. À chaque tente  
appartient une trace d'écureuil  
qui avait flairé des crêpes,  
à tout rêve incombe au moins une empreinte  
de patte d'écureuil sur une étoile éloignée.  
J'ai fait la connaissance d'un écureuil  
qui avait traversé la Manche à la nage.  
Il a déclaré pour les médias: « C'était vraiment dur. Mes provisions  
de noisettes et des boissons isotoniques  
étaient épuisées déjà à mi-chemin.  
Les vagues m'avaient trempé la queue.  
Tout le voyage durant, il y avait une force qui me tirait vers les enfers. »  
J'ai même vu un écureuil qui était plus grand que la Tour  
Eiffel. Il causait des embouteillages.  
Il n'avait pas le moindre chez soi. Il n'allait pas  
à l'école. Il devait dormir dans la mer,  
il se couvrait du ciel.

J'ai lu l'histoire d'un écureuil qui avait subi  
une opération de chirurgie plastique. Son plus grand  
désir était qu'on l'appelle – ma poule.  
J'ai entendu parler d'un écureuil qui  
se comportait comme une mère célibataire.  
Son ex-mari était conducteur de tracteur.  
Il se nourrissait macrobiotique, il prenait des bains  
dans une source de jeunesse et écoutait des fugues de Bach.  
Des conducteurs de tracteurs sont les plus grands philosophes,  
donc le plus grand nombre d'écureuils leur incombe. Ils  
ne s'égareront jamais dans les avenues clairvoyantes  
et dans la musique inaccessible. L'été, ils sont assis  
sur les pierres druidiques, ils prennent une bière  
dans l'ombre et se posent des questions comme  
par exemple: « Quelle est la nature des écureuils ? »  
Quand ils flottent dans l'air, ils agissent  
en anges noirs qui voudraient devenir  
des écureuils. À des moments pareils,  
des nuages de barbe à papa sont en train de tomber avec  
la plus grande intensité sur leur vies fragiles.

(2006)